AILES DE FEU

De A.P.J. Abdul Kalam

Le récit de l'enfance de Kalam est émouvant. Le travail, la curiosité, la tolérance, la gratitude, la politesse, l'appui de sa famille ont contribué à ses succès, ainsi que l'acceptation du rôle d'autrui. Ces différents aspects chez cet homme forcent l'admiration. Il y a beaucoup d'éléments techniques dans son livre. Ils se mêlent à sa vie. A travers le scientifique, c'est l'homme qui transparait, ainsi que ses rêves, ses opinions, ses désirs, ses déceptions.

Hommage à mes parents.

Il a écrit le respect et l'estime qu'il a pour sa mère sous la forme d'un poème :

« Les vagues de la mer, les sables dorés, la ferveur des pèlerins, la rue de la

Mosquée sont tous ensemble ma mère.

Ses mains douces et caressantes pour passer la porte du paradis.

La vie était comme un paradis, malgré le dur labeur à l'époque de la guerre ;

Je me souviens »

Avant le lever du soleil, une longue promenade pour se rendre chez son instituteur qu'il vénère, puis une autre pour aller étudier la langue arabe ; monter des collines sablonneuses pour rejoindre la gare, réceptionner des journaux et les distribuer aux habitants de la ville.

***Avant que le soleil ne brille : aller à l'école. Et le soir, avant de faire ses devoirs, s'adonner au commerce pendant une petite heure. Autant de corvées et de sacrifices pour un enfant*.**

Je me souviens très bien de l'époque où j'avais 10 ans.

« Un jour de pleine lune, j'ai dormi sur vos genoux. Le monde que je connais, c'est

vous, mère !

Mère, les mains tendres qui me caressent m'enlèvent les douleurs de l'existence.

Votre affection, votre attention m'ont donné la force pour résister à l'adversité.

O Mère ! Au jour du jugement dernier, nous nous retrouverons ! »

Je suis né au Tamil Nadu, sur l'île de Rameshwaram, dans une famille de la classe moyenne. Mon père, Jaul-ad-din (?) n'avait pas beaucoup d'instruction, ni de biens, mais il savait se montrer généreux et très intuitif. Ma mère, Asiamma, était une bonne compagne pour lui. Chaque jour plusieurs personnes venaient manger chez nous. Généralement, c'était des invités plutôt que des membres de notre famille. Ma mère et mon père étaient grands; moi, j'étais un petit garçon d'allure très ordinaire.

Nous vivions dans une maison construite par nos arrières grands-parents, une grande maison en pierre, située dans la rue de la mosquée.

Mon père n'aimait pas vivre dans le luxe. Nous avons hérité de lui une constitution robuste et il nous a donné le nécessaire pour faire nos études. J'ai eu une enfance heureuse et je n'ai manqué de rien

Je mangeais par terre, dans la cuisine, avec ma mère. Elle me servait du riz et du sambarsur une feuille de bananier avec une cuillère. Elle utilisait beaucoup de condiments pimentés et aussi diverses variétés de chutney à base de noix de coco.

C'était à dix minutes à pied du célèbre temple de Shiva à Rameshwaram. La majorité de la population demeurant près de chez nous était musulmane ; mais il y avait aussi de nombreuses familles d'hindous. L'harmonie régnait et tous les habitants vivaient en paix.

Dans notre quartier, se trouvait une vieille mosquée, pour la prière du soir. Mon père avait l'habitude de m'y emmener. Je ne comprenais pas le sens des prières en arabe mais je pensais que Dieu les entendrait. Quand mon père sortait de la mosquée, les gens l'attendaient avec un pot à eau. Ils le tendaient à mon père, qui s'en humectait, et priait pour eux.

Ces gens rapportaient l'eau chez eux et la donnaient ensuite aux malades. Après leur guérison, ils venaient chez nous pour le remercier. Mon père leur disait en souriant : « Il faut remercier Allah, le Clément, le Compatissant ! ».

Le chef des prêtres hindous du temple de Rameshwaram, BakshiLaxmanamShastri, était un ami intime de mon père. Chacun portait des vêtements selon sa coutume et ils discutaient pendant des heures de spiritualité.

Je me rappelle bien des événements qui ont eu lieu pendant mon enfance, devant mes yeux.

Il décrit ensuite les débats qu'il a eus avec son père au sujet de la prière.

Mon père faisait la prière (nama'az) de bonne heure. A quatre heures. Et ensuite, il se baladait dans nos plantations de cocotiers, à quatre kilomètres de la maison. Il en

rapportait une douzaine de noix de coco sur son dos. Même après soixante ans, il n'avait pas perdu cette habitude.

Quand j'avais six ans, mon père a construit un paquebot en bois pour transporter les pèlerins de Rameshwaram à Dhanuskodi, avec l'aide d'un fonctionnaire local. Plus tard, celui-ci a épousé ma sœur Johara. Il s'appelait Ahmen Jalal Ud Din. J'ai observé de près le bateau pendant sa construction. Il a gagné beaucoup d'argent avec ce paquebot.

Un jour, il y a eu un typhon terrible, avec des vents de 100 kilomètres / heure. Le bateau a été détruit dans cette tempête, ainsi qu'une partie de la ville de Danushkodi.Et le pont de Pamban s'était écroulé avec un train rempli de passagers. Jusqu'à ce moment, j'avais admiré la beauté de la mer mais, maintenant, je mesurais aussi sa capacité de destruction.

Les pèlerins venaient de toute l'Inde. Ils récitaient des prières et se roulaient par terre, dans le temple. En compagnie de Jalal Ud Din, j'ai ressenti une force. A cette époque-là, il était le seul homme à savoir l'anglais. Quiconque voulait écrire une lettre ou remplir un formulaire devait faire appel à lui.

Mon cousin Sam sud Din est une autre personne qui m'a beaucoup impressionnée. Il distribuait à près de mille familles les journaux qui arrivaient à Rameshwaram.

En 1939, pendant la deuxième guerre mondiale, il y avait un grand besoin de graines de tamarin. Je ramassais les gousses et je les vendais à une grande épicerie située dans la rue de la mosquée. Ça me rapportait 6 paisaset c'était une grosse somme d'argent.

Du fait de la guerre, l'arrêt du train à Rameshwaram fut supprimé. Les employés des chemins de fer se mirent donc à lancer les journaux sur le quai, lorsquele train passait lentement en gare. Sam sud Din avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans son travail. C'est comme ça que je suis devenu son assistant et que j'ai gagné mon premier salaire. J'étais vraiment fier d'avoir gagné mon propre argent. Un demi-siècle après, je m'en souviens encore très bien.

Kalam rapporte beaucoup d'événements de sa vie d'écolier, des événements inoubliables. Quand il était petit il avait trois amis : RamanadhaShastri, Aravindan et Shivaprakasa. Tous trois appartenaient à des familles typiquement brahmanes. RamanadhaShastri était le fils du grand prêtre du temple de Rameshwaram. En cinquième il eut un nouvel instituteur.

J'étais coiffé d'un bonnet, signe que je suis musulman. A l'école, je m'asseyais toujours sur le premier banc, à côté de RamanadhaShastri. Lui portait un cordon autour du torse. L'instituteur n'arrivait pas à concevoir que le fils d'un gourou hindou puisse s'asseoir à côté d'un musulman. Il me demanda de m'installer tout au fond. J'en ai été profondément blessé.

De retour à la maison, nous racontâmes cet incident à nos parents. Le chef des prêtres, LakshmanaShastri, appela l'instituteur lui disant qu'il ne fallait pas instiller la discrimination dans le cœur des enfants. Il le prévint devant nous et lui demanda de se repentir sous peine de devoir quitter l'école et la ville.

Mon professeur de sciences était un brahmane. C'était aussi un révolutionnaire. Par contre, sa femme était conservatrice. Un jour, il m'invita à manger chez lui. Sa femme était étonnée de voir un musulman manger dans la cuisine d'un brahmane. Elle refusa même de me servir. Il ne se mit pas en colère contre elle. Il me servit et mangea avec moi. Sa femme nous observait en cachette, derrière la porte.

Il m'invita à nouveau le dimanche suivant. J'hésitais. « Ne t'inquiète donc pas ! » me dit-il « Si on veut changer le système socio-culturel on doit s'attendre à des problèmes de ce type ».

La semaine suivante, je rendis visite à mon professeur de sciences. C'est sa femme qui m'invita et me servit dans leur cuisine.

Il poursuivit ses études dans une école de Ramanathapuram : l'école Schwartz. Il avait des professeurs vraiment sympathiques et très gentils.

Je ne savais pas de quoi mon avenir serait fait mais j'avais trouvé en Iyadurai Salomon, mon professeur, le professeur idéal. Il était sympathique avec tous les élèves de l'école Schwartz. Le rapport entre mon professeur et moi était profond. C'était plus qu'une simple relation professeur étudiant. Il avait l'habitude de dire que, si l'élève est discipliné, il peut apprendre beaucoup. Par contre, si l'élève est dissipé, il ne sert à rien que le professeur soit excellent. Bien que je sois de parents peu instruits, il m'a toujours prodigué les encouragements nécessaires pour atteindre le niveau que je souhaitais.

***Comme Kalam avait la nostalgie de sa ville natale et qu'il ne pouvait oublier ses connaissances, il revenait souvent à Rameshwaram. Sa mère lui préparait de délicieux gâteaux sucrés. Il décrit ensuite ses quatre ans d'études au collège St Joseph. Au foyer, il s'occupait du secrétariat. Un prêtre lui avait rendu visite et il avait beaucoup apprécié les plats cuisinés par Kalam et ses amis*.**

Quand je rentrais à Rameshwaram, mon frère, Mustafa Kemal, me demandait de travailler avec lui dans son épicerie. Elle se trouvait dans la rue de la gare. A cette époque, pour les études techniques, il y avait l'Institut de Technologie de Madras, le Madras Institute of Technology ou MIT). Il était très réputé. Je m'inscrivis et fus admis. Le montant des frais d'inscription s'élevait à 1000 roupies. C'était une grosse somme d'argent. Mon père n'en avait pas autant. Alors ma sœur Johara m'aida. Elle vendit ses colliers et son bracelet en or et me prêta l'argent. Elle avait confiance en moi. Je me suis dit que j'allais étudier très sérieusement et, en plus, travailler à temps partiel.

Au MIT, mon attention fut attirée par deux avions, exposés là pour faire connaître aux étudiants les différents mécanismes de l'aviation.

Une fois les élèves partis, je restais là à les contempler longuement, étonné qu'un avion puisse voler comme un oiseau. Après avoir terminé la première année d'études, je me suis orienté vers l'aéronautique. Je me suis dit que, moi aussi, j'allais voler. C'était mon objectif.

Kalam avait pris la décision de devenir pilote. C'était maintenant le but de sa vie. Après avoir achevé ses études au MIT, il obtint le diplôme du H.A.L (Hindustan Aeronautics Limited). Il postula ensuite à un emploi dans l'armée de l'air et dû se rendre près de Delhi, à Dehra Dun, pour un entretien.

Kalam, qui est né au fin fond de l'Inde du Sud, prit un train pour se rendre à l'autre bout du pays, dans le Nord ; convaincu d'avoir trouvé le travail qu'il désirait. Il passa une semaine à Delhi où il participa à une évaluation sur l'aviation dans le domaine de la défense.

Nous étions 25 candidats au concours, pour seulement huit places. Comme j'étais neuvième, je ne fus pas retenu. Cela m'a beaucoup affecté car j'étais conscient d'avoir manqué une bonne occasion. A ce moment-là, c'est mon avenir qui se jouait.

Après m'être baigné dans le Gange, je partis pour Rishikesh. Je gravis des collines avant d'arriver à l'ashram de Sri Shivananda. Des sadhus méditaient. Je fus impressionné par leur pouvoir et leur force. Je pensais que j'allais trouver auprès d'eux la solution à mes problèmes.

J'ai rencontré SwamiShivanda. Il portait un pagne et des chapelets de bois. Ses yeux étaient noirs et son regard incisif. J'ai été attiré par son sourire enfantin. Il m'a écouté, moi, le musulman. Avant que je ne parle, il m'a demandé pourquoi j'étais triste. Je n'ai jamais compris comment il avait deviné.

Je lui ai raconté que je voulais devenir pilote mais que tous mes efforts avaient été vains. Il m'a regardé en souriant. Lorsqu'il souriait, j'en oubliais ma déception. Il m'a dit d'une voix profonde : « Ce qui vous est destiné, acceptez le. Et allez de l'avant ! Ce n'est pas votre destin d'être pilote. On ne sait pas ce que Dieu nous a réservé ! Oubliez cet échec. Suivez le chemin que Dieu vous a montré. Obéissez à la volonté de Dieu. »

Après avoir écouté les conseils de Sri Shivananda, Kalam rentra à Delhi. Il reçut l'ordre du gouvernement de travailler à la Défense. Le salaire s'élevait à 250 roupies par mois. Il avait maintenant l'esprit tranquille, même s'il ne pouvait pas être pilote. C'était en 1959.

A ce moment-là, Il y avait un projet d'avion à décollage rapide, pour pistes courtes. Il en prit la tête et devint ensuite responsable du projet S.L.V. (Satellite Light Vehicle)

Il raconte comment il a obtenu des financements, alors que le gouvernement n'allouait plus beaucoup de crédits pour ce type de projet. Il y a mis toute son énergie et décrit son aventure, ses succès et les gens qui l'ont aidé.

Il décrit un événement dramatique qui s'est produit alors qu'il travaillait sur le projet de satellite, à Thumba, au Kerala.

C'était un travail dangereux : on devait mélanger du sodium avec un carburant. Mon collègue Sudhakar et moi observions si le mélange se faisait bien. Il faisait chaud et une goutte de sueur tomba malencontreusement sur le sodium. On a entendu plusieurs explosions, comme un feu d'artifice ! L'incendie faisait rage. J'étais paniqué. On ne peut pas éteindre un feu de sodium avec de l'eau.

Sudhakar est resté maître de lui. Il a brisé la glace de la cabine, a sauté et m'a tiré au dehors. Je l'ai remercié en lui prenant la main. Malgré la douleur, il m'a souri.

C'est l'histoire d'un homme, qui a aidé son frère à vendre des journaux. D'instituteurs, Sivasubramanianlyer et Salomon Iyadurai, qui l'ont poussé à faire des études. L'histoire d'un ingénieur formé par le célèbre professeur Saqrabhai et par MG Memon. L'histoire d'un savant qui a dédié sa vie à la science, qui a connu l'échec et la déception, mais aussi le succès et la satisfaction du devoir accompli.

Je ne veux pas apparaître comme un donneur de leçons, mais je souhaiterais que certains lisent ce livre et y puisent de la force.

Traduit et résumé par le Prof. Mohammed Siraj

Head-Department of French

Jamal Mohamed College

Trichy – 620 020